

LA RAISON

Le terme de raison – du latin *ratio*, qui désigne à l'origine le calcul pour prendre ensuite le sens de faculté de compter, d'organiser, d'ordonner – possède dans toutes les langues modernes une multitude d'acceptions qui, cependant, par des détours plus ou moins longs, peuvent être ramenées au sens premier. Une *raison* est ainsi un argument qui appuie une affirmation en la fondant selon un calcul *logique*. Un livre de raison est le livre de comptes d'une famille. Un homme raisonnable est celui qui tient compte des facteurs qui caractérisent la situation dans laquelle il est appelé à se décider et qui se décide alors en vue du résultat le plus favorable, soumettant ses penchants au calcul de ses intérêts. Partout, sauf dans quelques formules figées, comme « raison sociale », il s'agit d'une attitude ou d'une méthode qui s'opposent aux mouvements irréfléchis de la passion, du cœur, du sentiment.

Il n'est ainsi pas étonnant que le concept de raison joue un rôle essentiel, voire central, dans le domaine de la philosophie : encore les écoles qui s'opposent à la conception rationaliste et refusent de voir dans la « faculté » de raison ce qui caractérise l'homme, ce qui est seul capable de réaliser pleinement la nature humaine, sont déterminées par ce à quoi elles s'opposent. Cependant, le sens philosophique du mot n'est pas entièrement, et peut-être même pas principalement, fixé par ses liens avec le langage courant : depuis Cicéron, *ratio* sert également à traduire le terme grec *logos*, lequel, quoique à l'origine non étranger au sens de calcul, désigne, dès la naissance de la philosophie grecque, le discours cohérent, l'énonciation sensée et, en tant que telle, compréhensible, admissible, valable universellement. Il caractérise par la suite non seulement ce discours, mais également ce que ce discours révèle, les principes de ce qui est vraiment et non seulement donné dans une opinion individuelle et arbitraire, non universelle ou non universalisable. La raison reste bien ce qui caractérise l'homme, être parlant et pensant, mais elle spécifie tout autant le monde dont parle ce discours et dont il ne peut parler que parce que par sa nature il se prête au discours, parce qu'il est raisonnable. La raison cessera alors d'être simple faculté calculatrice (rôle qui échoit à l'entendement) pour devenir saisie directe de la réalité en soi, de l'Être en lui-même. Vu ainsi, le problème de la raison représente le moteur et le fil conducteur de l'histoire de la philosophie.

La raison comme discours sur l'Être

Bien longtemps avant qu'il ne soit question de philosophie, le rôle du discours est d'une importance capitale : le récit mythique, la formule religieuse ou magique, la révélation divine n'existent que dans le discours, ou plus précisément dans des discours dont chacun prétend à la vérité (quand il s'agit d'une révélation de la volonté divine) ou à l'efficacité (formules qui infléchissent les volontés des puissances cosmiques, sur-humaines) ; chacun est reconnu par la communauté particulière qui y adhère, et paraît faux, insensé, blasphématoire au jugement des autres (dans la mesure où elles en prennent connaissance), à telle enseigne que là où l'on ne peut éviter tout contact, seule la lutte peut et, souvent, doit décider.

Les Grecs et le développement de l'esprit rationnel

Si toute philosophie prend son origine en Grèce, c'est parce que les Grecs très tôt admettent, sans s'en scandaliser, que des discours, des croyances, des conceptions du monde, des morales concrètes diffèrent : il s'agit toujours d'hommes. On se met tout naturellement à la recherche d'un discours (d'une pensée) valable pour tous les hommes, du moins pour tous

ceux qui veulent penser et découvrir dans et par la pensée ce qui est vraiment, et non seulement ce qui est affirmé selon des convictions fondées sur la tradition et l'autorité.

Il y a à cela des raisons historiques : voyageurs et commerçants colonisateurs, les Grecs entrent en contact avec des peuples qui ne participent pas de la même tradition, peuples qu'ils n'ont ni la possibilité ni aucun intérêt à éliminer physiquement. Il est vrai que, pour commencer, ils les considèrent comme des barbares, des êtres d'apparence humaine qui ne parlent pas, ne faisant que des bruits dénués de sens, du *bar-bar-bar*. Rapidement cependant ils les voient comme autres, les tiennent pour des hommes comme eux-mêmes, différents, mais d'une différence sur fond d'identité d'essence ; il s'y ajoute que, en Grèce même, de grandes différences existent entre les dialectes, les institutions politiques, les cultes religieux, différences qui ne détruisent pas le sentiment de l'unité, lequel s'exprime d'une part dans des cérémonies et des jeux sacrés auxquels tous ont accès, d'autre part dans la lutte commune contre les adversaires de tous les Grecs. De plus, dans le cadre des cités, particulièrement à Athènes, la volonté d'éliminer la violence dans les rapports entre citoyens produit des formes juridiques qui doivent permettre de trancher les différends de telle façon que tous soient convaincus de leur justesse (et justice), ce qui ne peut être réalisé qu'à la condition que les partis opposés développent des arguments raisonnables, c'est-à-dire convaincants pour les juges, représentants de la communauté, sans qu'interviennent des facteurs qui ne seraient pas soumis à un contrôle de la rationalité, comme le seraient des décisions appuyées sur un savoir réservé traditionnellement à telle famille, à une inspiration divine, etc.

Ici comme partout, les conditions historiques n'indiquent cependant que les conditions nécessaires, celles en l'absence desquelles tel événement n'aurait pas pu avoir lieu ; elles n'indiquent pas les conditions suffisantes : parler du miracle grec n'est pas simplement une formule rhétorique. C'est un fait dû à la liberté que les Grecs, disciples de l'Orient plus souvent qu'ils n'aimaient l'admettre, ont les premiers créé une science qui, ne se contentant pas d'accumuler des connaissances positives, exige que toutes les vérités particulières soient liées entre elles et fondées sur des axiomes, des principes premiers, à partir desquels tout le contenu puisse être développé dans un discours cohérent et logiquement contraignant, universel et nécessaire, universel parce que logiquement nécessaire, un discours *raisonnable*.

Il n'est que naturel qu'un tel développement de l'esprit rationnel ne se limite pas au champ de la mathématique, où il a pris origine ; ce n'est là que le phénomène historique le plus frappant pour nous, il n'est pas partout antérieur dans l'ordre du temps. L'intérêt passionné pour la géographie, l'ethnologie, l'histoire des peuples non grecs d'un Hérodoté, par exemple, fait que l'on cherche à comprendre les autres et essaie de découvrir un fonds commun (ni les Troyens d'Homère ni les Perses d'Eschyle ne sont des « primitifs » d'une nature « tout autre »). C'est la raison qui constitue ce fonds auquel tous les êtres humains participent, même si tous n'y participent pas au même degré. Ce qui les sépare est accidentel, non essentiel, certes réel mais à écarter : il s'agit de déceler à l'aide de la raison ce qui est le même pour tous, un, nécessaire et ainsi fondement du discours *un* dans lequel cela est dit.

De là, toutes les tentatives de la spéculation ionienne pour réduire les phénomènes observés à une seule substance sous-jacente, qu'elle soit l'air, l'eau, le feu, l'indéterminé initial : on veut comprendre l'origine et, avec l'origine, la nature du monde des sens, monde qui, fluctuant et

en apparence déraisonnable, doit posséder sa raison d'être, doit être raisonnable, doit pouvoir s'énoncer dans un discours cohérent.

On ira plus loin. Ce ne sera plus la découverte d'un élément fondamental qui importe, quoique cette recherche garde toute sa valeur négative, celle d'avoir éliminé les « explications » mythiques et les généalogies des dieux. On se lance à la recherche de la raison même, d'un discours qui ait sa vérité en lui-même et ne la tire pas d'un donné qui lui reste extérieur. Les pythagoriciens verront dans le nombre la vérité des choses : le nombre, en effet, est rationnel, *logique* en lui-même, ce qui signifie qu'il constitue un domaine dans lequel tout peut être énoncé dans un logos (et la découverte des nombres non rationnels, non énonçables dans un simple rapport de deux nombres « naturels », après avoir constitué le scandale du pythagorisme, constituera le ressort de la recherche mathématique ultérieure, tout entière vouée à un travail qui doit soumettre l'*ir-rationnel* à la raison). Il est vrai que, dans leur morale et leur politique, ils n'ont pas éliminé tous les facteurs magico-religieux et que l'autorité du fondateur demeure d'un grand poids ; il n'en reste pas moins que leur œuvre a joué un rôle décisif pour la construction d'une mathématique cohérente, qui ne se contente pas de transmettre des méthodes de calcul ou des constatations exactes mais isolées.

Avec Xénophane, le même esprit se fait jour dans un domaine tout autre : les religions des peuples, grecs ou barbares, sont également inadmissibles et absurdes ; l'anthropomorphisme des dieux homériques est l'équivalent d'une religion des bœufs qui se figureraient leurs divinités sous les espèces de leur race. Dieu est tout entier pensée, il met en mouvement par la seule force de son esprit, il est toujours lui-même, reposant en lui-même, il exerce son pouvoir absolu sans effort. Le *Noûs*, l'intellect pur, dirige le monde et en garantit la rationalité, cette rationalité fût-elle dans le détail de son organisation inaccessible à la connaissance des hommes.

Le discours humain et la vérité de l'Être

Ce qui importe, ce n'est pas telle ou telle forme de cette pensée présocratique (il serait facile de citer d'autres auteurs aussi intéressants), mais de suivre sur des cas exemplaires l'évolution du concept de raison. On observe alors la tension entre une conception objective de la raison (le monde est raisonnable, c'est-à-dire exprimable dans un discours cohérent) et une conception subjective, selon laquelle la raison est discours humain qui révèle, opposé aux discours trompeurs ; le révélé et le révélant, inséparables en soi, se présentent comme des perspectives distinctes : si les philosophes chercheurs d'un élément premier disent ce qu'ils pensent avoir découvert, Héraclite (comme, sur un plan tout autre, Démocrite) s'intéressant au savoir même, affirme que les hommes ne savent pas ce qu'ils disent, qu'ils vivent, comme dans un rêve, chacun de son côté dans un monde à lui, et qu'ils sont incapables de saisir le discours vrai même si le penseur le leur offre. Le monde est raison et justice (son logos ne permet pas aux parties de dépasser les limites qui leur sont assignées), mais au discours vrai s'opposent les discours faux, comme aux yeux de Xénophane la vraie conception de la divinité se trouvait en face des inventions des poètes et des faiseurs de mythes. L'unité du discours raisonnable et de la réalité également raisonnable est affirmée, mais comme exigence absolue, non dans un discours qui développe cette unité subjective-objective.

Parménide, qui a exercé une influence décisive sur Platon et, à travers lui, sur tout le développement de la philosophie, voit cette tension entre le discours humain et l'être de ce

qui est vraiment, et il veut la dépasser : l'unité est indissoluble entre pensée et Être. Il en tire toutes les conséquences : puisque l'on ne peut penser que ce qui est, puisque, d'autre part, ce qui se présente aux sens et est énoncé dans les discours du vulgaire est fuyant, changeant, inconsistant, n'est pas vraiment, on ne peut penser que l'Être même en son unité et son unicité. Sans doute, le monde des apparences ne cesse pas pour autant d'exister pour le commun des mortels : il est même possible de lui découvrir une sorte de cohérence ; mais ce monde et ce discours ne sont pas vrais au seul sens que peut avoir ce terme aux yeux de Parménide, puisque, dans les deux, il ne s'agit pas du seul Être un, unique, uniforme, fermé sur lui-même et qu'on y présuppose la possibilité de penser ce qui n'est pas. Il en découle que la raison (on ferait mieux de parler d' *intellect*, faculté de saisie immédiate opposée à une raison inférieure, raisonnante, discursive, ratiocinante, la raison du monde des apparences) ne parle plus ; elle énonce et annonce la vérité absolue qui est Être, l'Être absolu saisi en sa vérité, elle ne peut, tout au plus, que réfuter les affirmations de ce pseudo-savoir qui consiste entièrement en jugements particuliers et particularisants qui détruisent l'unité de l'Être, puisque tout jugement oppose des concepts différents qu'il essaie sans succès de lier par la suite et puisqu'il introduit ainsi, en ce qui est et ne peut être qu'Un, éternel, immuable, la séparation, le déchirement, la contradiction, la négation.

On n'a jamais affirmé avec plus de vigueur la prééminence du discours cohérent, raisonnable. Ce qui ne peut pas être dit sans que le discours en perde sa cohérence, cela n'est pas. Le mouvement et le changement n'existent pas, déclare Zénon, le disciple de Parménide, parce qu'une chose en mouvement serait et ne serait pas à la même place, et qu'à chaque instant la flèche se trouve à un point déterminé et non à un autre et qu'ainsi elle ne peut pas progresser. Toute affirmation portant sur le monde des sens et de l'expérience commune est fausse, pire que fausse : insensée. Seul le discours sur l'Être serait vrai ; mais ce discours ne peut pas s'élaborer, puisque cette élaboration même, se faisant au moyen de concepts séparés et séparants, serait inévitablement destructrice de l'unité.

LA SUITE DE CET ARTICLE EST RESERVE AUX ABONNES UNIVERSALIS